

Jean de La Hire : *Rien qu'une nuit...*

Chapitre Premier *Attirance et pressentiment*

Madeleine d'Evires laissa glisser de ses genoux le journal qu'elle venait de parcourir et sur deux lignes duquel depuis des minutes elle rêvait.

La rêverie se poursuivait encore quelques instants, donnant aux yeux verts pointillés d'or une expression profonde, beaucoup plus profonde qu'ils n'étaient d'ordinaire, c'est-à-dire presque toujours, c'est-à-dire pendant tout le temps de son existence quotidienne où la jeune fille, très discrète, ne montrait que des yeux très beaux qui ne signifiaient rien de plus que la jeunesse, l'intelligence et la joie de vivre.

Et Madeleine prononça :

— C'est curieux ! J'ai envie d'aller au prochain gala du palais de Chaillot !

— Non ! s'exclamait avec stupeur Mme d'Evires en relevant d'un coup de pouce ses lunettes et en regardant tout droit sa fille.

Et sur un silence :

— Toi ! Toi qui as horreur de la foule !... Un gala de charité, sans doute. Dans cet immense théâtre à infinissables couloirs, escaliers et salles adjacentes qu'est ce palais de Chaillot, imagine ce que doit être comme sombre et grouillement de...

— Oui, maman, oui, je l'imagine...Et précisément, ce qui est curieux, c'est que, malgré mon horreur de la foule, comme tu dis très justement, je me sens tout à la fois enveloppée, attirée, poussée par je ne sais quel désir, quelle envie, bizarres mais de plus en plus pénétrants et forts de minute en minute...oui, une envie profonde, presque douloureuse, d'aller à ce gala...

— Douloureuse ! s'exclama Mme d'Evires, maintenant effrayée.

— Et... et aussi...comprend-moi, maman ! Et aussi...voluptueuse !...

— Tu es folle... ?

— Non, car je vois tout cela en moi et je l'analyse parfaitement, répondit Mlle d'Evires avec calme et une voix ferme. J'ai toute ma raison, que tu vantes si souvent à nos amis, maman. Et c'est précisément parce que j'ai toute ma raison que je vois clair en moi. Tout mon être, corps et âme, est irrésistiblement poussé et attiré vers ce gala, pendant que ma raison et mes goûts ont été et sont toujours énergiquement opposés à ce genre de spectacles où la foule abonde et où les programmes, toujours disparates, ont de quoi décevoir et même ennuyer une bonne partie des spectateurs et des spectatrices...

— Eh bien ? fit Mme d'Evires.

— -Eh bien, maman... Je ne veux pas y aller...et je sens et je prévois et je sais que j'irai !... Comme c'est étrange !...Pourquoi cette attirance, maman ?...

— Que veux-tu que je te dise, ma chérie ?... Laisse-moi réfléchir.

Mlle d'Evires eut un sourire. Et dans la pièce ouatée, d'une tiédeur égale, ce fut de nouveau le silence, la mère s'étant remise à son tricot et la fille à sa vague rêverie coupée d'introspections lucides.

Le gala du palais de Chaillot se donnait le surlendemain samedi 25 janvier. Il commençait à 19 h 30. Tous les journaux et d'innombrables affiches en offraient le programme, riche en vedettes de chant, de comédie, de music-hall, de cabaret. Mais ce faste théâtral n'impressionnait point Mlle d'Evires. Elle avait un bien autre sujet d'étonnement !

A mesure que s'affirmait son indifférence au spectacle annoncé, à mesure s'affirmait aussi et grandissait en profondeur, en violence et en mystère le désir qu'avait la jeune fille d'assister au gala.

En mystère, car bientôt Madeleine eut l'impression puis la certitude que ce désir bizarre, contraire à tous ses goûts, était « provoqué » en elle...Tour de suite le mot se formula dans son esprit. Une heure après, ses lèvres le prononçaient à haute voix, le soir du vendredi 24 janvier, alors que la jeune fille, dans sa chambre et sa salle de bain, achevait sa toilette de nuit : bain tiède très court, cinq minutes de gymnastique et de marche rythmique, friction à l'eau de Cologne, pyjama...

— Provoquée ? prononça-t-elle en s'asseyant sur le bord du lit aux draps ouverts.

Elle se voyait toute, en face, dans la belle grande glace surmontant un meuble bas à deux tiroirs. Elle voyait son visage fin, qui depuis vingt-quatre heures s'était un peu émacié, et dans ce visage les yeux verts pointillés d'or, un peu dilatés.

— Provoquée ? répéta-t-elle. Par quoi ?...

Elle resta là, immobile et méditative, les bras raidis à ses flancs, les mains à plat sur le bord du lit. Elle se regardait dans la glace en ayant de plus en plus l'impression de voir un être humain qui était elle-même tout en cessant peu à peu d'être la Madeleine d'Evires qu'elle avait conscience de bien connaître.

Et bientôt elle ne dit plus : « provoquée...par quoi... ». Mais, et cette fois d'une voix qui perdait de sa fermeté, d'une voix qui trahissait la peur :

— Provoquée...par qui ?... Oui, par qui ? par qui ?...

Ayant la sensation physique qu'elle sombrait dans un indéfinissable abîme, elle se redressa d'un sursaut d'énergie et de libre arbitre. Elle se contraignit à des exercices respiratoires pendant plusieurs minutes. Puis elle se mit au lit, éteignit la lampe de chevet, se coucha sur le côté droit comme elle en avait l'habitude, et en fermant consciemment, volontairement les yeux, elle prononça d'une voix haute, ferme, décisive :

— Je n'irai pas !

Mais quelques instants plus tard elle savait indiscutablement qu'elle irait, à ce gala maudit !... Elle ne lutta plus. Brusquement, détendue et faible, et soulagée d'être faible, elle pleura. Puis elle eut à faire l'examen mental, du reste confus et nébuleux, du pressentiment qu'elle vit poindre en sa pensée et bientôt la remplir toute : le pressentiment que jusqu'à ce jour d'aujourd'hui, et même jusqu'au lendemain, elle n'avait vécu et ne vivrait encore qu'en petite fille, bien qu'elle eût atteint successivement sa puberté, sa liberté réelle, sa majorité légale. Oui, en petite fille !...Demain seulement, demain soir, elle entrerait dans le cycle de vie où, de jeune fille, on devient femme. Et enfin, accablée, épuisée tout à la fois d'incompréhension, de désespoir et d'espérance, d'attrance voluptueuse et de douloureuse répulsion, de désir et de peur, Madeleine d'Evires s'endormit.

Depuis un an, c'est à dire depuis que Madeleine était majeure, Mme d'Evires avait toujours laissé à sa fille une entière liberté d'action.

Voilà trois mois, ma jeune fille s'était fiancée, devant seulement un cercle très restreint d'amis intimes de la famille. Son futur mari était encore étudiant en médecine, presque sans fortune, mais doué d'une sorte de génie qui faisait prévoir pour ce jeune homme une éblouissante carrière tout à la fois de savant et de praticien.

Madeleine aimait-elle Lucien Délévard ?...Mme d'Evires parfois en doutait. En tout cas une solide affection unissait Madeleine et Lucien, cousins à la mode de Bretagne, amis d'enfance, le grand domaine d'Evires en Normandie, jouxtant par un côté la modeste propriété d'élevage de M. Délévard père, et une grand-mère Délévard ayant épousé un beau-père d'un grand-père d'Evires.

Ces fiançailles s'étaient nouées comme se fait machinalement un nœud à une ficelle qu'on remue et tortille.

Mme d'Evires n'avait fait aucune objection, quoiqu'elle jugeât prématurées ces fiançailles. Par là elle obéissait à une règle qu'elle s'était imposée, en raison du caractère très « entier » de sa fille, dès le jour de l'entrée de Madeleine en majorité légale : laisser toute liberté d'action à Mlle d'Evires, désormais responsable de tous ses actes et seule détentrice d'une assez grosse fortune en biens meubles et immeubles qui lui venait de son père, mort d'un accident d'automobile en 1937.

Donc, en la conjoncture présente, qui prenait la forme d'une soirée de gala au palais de Chaillot, Mme d'Evires dit à sa fille, le samedi 25 janvier, tout de suite après le déjeuner :

— Malgré les répugnances et la réelle peur dont tu m'as fait confidence encore ce matin, es-tu définitivement résolue à te rendre à cette fête ?

— Oui, maman ! répondit Madeleine sans hésiter.

Fidèle à sa règle de conduite, d'ailleurs devenue une habitude mentale sans exception, Mme d'Evires n'ajouta pas : « je t'accompagnerai », mais :

— Veux-tu que je t'accompagne ?

Là, Madeleine eut une hésitation. Elle regarda tendrement sa mère, qu'elle aimait vraiment de tout son cœur. Et Mme d'Evires crut n'avoir que quelques mots à dire ou seulement un geste maternel à faire pour que sa fille répondît « oui ». Mais elle se trompait. Aux premières paroles de Madeleine, la mère comprit que l'hésitation n'avait été dans la pensée, mais seulement dans la manière de

l'exprimer. Cette manière fut en définitive franche et droite, aussi comme d'habitude, mais s'accompagna d'une brusque rougeur de confusion, peut-être de regret.

— Excuse-moi, maman ? J'ai téléphoné à la location pour ce gala... Et je n'ai retenu qu'une place... Une place dont j'ai spécifié qu'elle devait être assez éloignée de la scène et tout au bord d'une travée de côté...Oui, de manière que je puisse me lever et m'en aller, à n'importe quel moment du spectacle, sans déranger les voisins.

Mme D'Evires haussa les sourcils :

— Comment donc as-tu pensé à cela ? dit-elle. Tu aimes au contraire être plutôt au milieu des fauteuils d'orchestre et relativement près de la scène à cause de tes yeux qui, s'ils sont beaux, n'ont pas une vue très étendue...

— Oui, maman, oui ! Et moi-même, je me suis dit cela. Mais de la même manière, me semble-t-il que je suis attirée, poussée vers ce spectacle et en quelque sorte jetée à lui...de la même manière j'ai été incitée, au téléphone, à ne demander qu'une place et à préciser en quel endroit, de quel côté de l'immense amphithéâtre...

Elle se tut, visiblement troublée tout à la fois de curiosité, d'inquiétude, de colère.

— Comme tout cela est bizarre et te ressemble peu ! prononça Mme d'Evires avec conviction.

— Oui, je n'y comprends rien.

Dans le petit salon attenant à la salle à manger, la mère et la fille prenaient le café d'après le repas de midi. Madeleine fumait une cigarette, distraitement. Sur ce « je ne comprends rien », il y eut entre elles un long silence méditatif, pendant lequel, avec la limpidité d'une âme sans détours, la fille regarda plusieurs fois dans les yeux graves de la mère. Mais brusquement celle-ci :

— Quel est le numéro de ton fauteuil ?

— Je ne sais pas, répondit immédiatement Madeleine, mais c'est facile à savoir. J'ai noté. Tiens !

Son sac à main était sur une petite table basse, tout près d'elle. L'ouvrir, en tirer un minuscule carnet, présenter à sa mère ce carnet, ouvert au bon endroit. Mme d'Evires lut un numéro, un mot, une lettre.

— C'est bien ! dit-elle en se levant. Je ne t'accompagne pas. Mais j'irai moi aussi, et pour mon compte personnel, à ce gala du palais de Chaillot. Je vais téléphoner à la location. J'espère pouvoir obtenir un fauteuil d'orchestre ou de loge placé de telle sorte que je te voie...que je te voie tout le temps. Qu'en penses-tu ?

Madeleine s'était levée presque aussitôt après sa mère. Les paroles qu'elle entendit l'émurent à un point que son beau visage en fut blême et son corps souple tout tremblant. Mais son cœur et son esprit ne pouvaient pas, d'eux-mêmes, blâmer cette mère qui voulait, en ces étranges circonstances, veiller sur son enfant. Elle acquiesça donc, du regard, du mouvement de tête, du geste de la voix. Mais ce fut avec des paroles réticentes en même temps qu'affirmatives, prononcées avec difficulté, avec un effort visible et comme à l'encontre d'une volonté occulte :

— Maman chérie, sans doute à tu raison... oui... peut-être vaut-il mieux ...Mais nous ne partirons pas ensemble pour... Nous ne sortirons pas ensemble d'ici...Je veux... Oui... Je veux avoir l'impression que je suis seule là-bas, seule...

— Oui, ma chérie...

Et avec un beau sang-froid de mère bien résolue à veiller sur sa fille, Mme d'Evires décrocha le transmetteur téléphonique.

Chapitre II *Le Nyctalope*

En ce mois de janvier 1941, Léo Saint-Clair, dit le Nyctalope, avait le grand bonheur de la présence comme hôte invité, chez lui, en son hôtel particulier de la rue Montbrun, de son ami Gnô Mitang.

L'on sait que Léo Saint-Clair, grand Français illustre par ses voyages, ses aventures, ses services publics ou secrets en l'honneur et dans l'intérêt bien compris de la France, était surnommé le Nyctalope parce qu'il avait la faculté, extrêmement rare en l'être humain, moins exceptionnelle parmi les animaux, d'y voir, de ces yeux, presque aussi parfaitement dans les ténèbres, dans la nuit, dans l'obscurité, que dans la lumière naturelle du jour ou dans la lumière artificielle de la nocturne vie humaine.

L'on sait moins qui est Gnô Mitang. Ce japonais de haute caste, ami de Saint-Clair depuis son combat contre le féroce Léonid Zattan, a été souvent le compagnon d'aventure du Nyctalope, à travers le monde. Mais aussi, son Excellence Gnô Mitang est un des plus énergiques et fins diplomates japonais, avec rang d'ambassadeur et les fonctions bien souvent d'importance capitale, mondiale, de conseiller privé de l'empereur.

Au physique, petit homme râblé, solide et souple, d'une vigueur et d'une santé à toute épreuve, avec un visage de Bouddha émacié, tantôt souriant et bon, tantôt grave et terrible, toujours imperceptiblement ironique, toujours évidemment mystérieux.

Or, en cette soirée du samedi 25 janvier 1941, Gnô Mitang et Léo Saint-Clair assistaient au gala du palais de Chaillot, où ils avaient d'ailleurs été officiellement invités.

Le spectacle, en lui-même, ne les intéressait pas : le long de leur vie et par tous les pays du monde, ils en avaient tant vu et entendu, de danseuses et de chanteurs, de cantatrices et de comédiens, de musiciens et d'acrobates !... Mais ils savaient devoir trouver là, pendant les deux entr'actes prévus, des personnalités de haut rang, politiques, militaires, diplomates, avec qui le grand Français et l'illustre Japonais auraient à causer, librement, hors de toute apparence officielle.

Or, sur la scène, à une douzaine de petites étoiles de la danse venaient de succéder, pour une célèbre pièce en un acte que tous le monde avait vue cent fois, quatre demi-vedettes de la Comédie, lorsque Gnô Mitang se pencha vers Saint-Clair :

— Je vois une bien jolie femme !

— Où ?

— À notre gauche, au bord de la travée, deux rangs de fauteuils au-dessous du notre...

— Où ?

Et ses yeux qui voyaient tout dans les moindres détails regardèrent la femme.

Brune, elle avait de très beaux cheveux noirs, dont les torsades et les boucles, sous un léger diadème de fleurs, brillaient à la lumière avec des reflets bleus. Un fin duvet ombrail sa nuque blanche, et le cou s'infléchissait, svelte et plein comme un cou de Vénus grecque, formant avec l'épaule demi-nue une ligne élégante à noble courbe. Sa tête penchée reposait sur sa main droite ouverte, les doigts au front et à la tempe. Saint-Clair voyait de trois quarts son visage un peu maigre, pâle à peau mate, avec de beaux sourcils noirs non épilés. Ses paupières fines aux longs cils voilaient ses yeux. A l'oreille, par un imperceptible fil de platine, pendait un rubis comme une goutte de sang vif. Son bras et sa main gauches, abandonnés sur l'accoudoir, étaient d'une forme parfaite et d'une bien jolie carnation. Un bizarre amalgame de puissance et de délicatesse, de pudeur et de volupté, émanait de cette tête penchée, de ce corps évidemment habitué à la liberté de mouvements, de cette demi-nudité dans l'air pur qui est l'heureuse règle hygiénique de la jeunesse moderne.

— Elle est probablement une jeune fille, dit doucement le Nyctalope au japonais.

Et voilà que brusquement, sans que rien de ce qui se passait sur la scène ne motivât un changement d'attitude et un émoi quelconque, la femme se redressa, leva et tourna la tête, regarda indécise, dans la direction, comme si elle voyait soudain quelqu'un qu'elle croyait reconnaître... Saint-Clair et Gnô furent frappés du contraste des cheveux, des sourcils et des longs cils noirs avec les yeux. Ils étaient d'un vert clair pointillé d'or, et si profonds, si translucides qu'ils donnaient la sensation de l'infini.

Mais, tout de suite, leur couleur fut plus foncée. Exactement ils virent d'incalculables lointains se fixer sur une vision matériellement précisée. Et ils exprimèrent aussitôt une sorte de surprise tout à la fois puérile et terrifiée, tandis que l'admirable visage blêmissait, se contractait...

— Oh ! Oh ! souffla Saint-Clair. Qui donc cette jeune fille a-t-elle vu soudain, pour que... ?

— Etrange ! fit Gnô.

Et d'un même mouvement, ils tournèrent la tête dans un sens qui convenait.

Ils virent un homme qui se tendit roidement assis, le torse comme tendu, la tête un peu en avant et qui regardait la jeune fille. Par rapport à elle, il était placé exactement comme eux-mêmes ; mais à un rang inférieur au leur, donc plus près de la femme. Et son attitude à elle, son attitude à lui étaient, là, de telle sorte qu'une image classique se serait imposée au moins cultivé des observateurs d'occasion : l'oiseau fascinée par le serpent.

— Tiens ! Tiens ! fit Saint-Clair. Voilà qui est étrange, en effet, mon cher Gnô. Mais le reconnaît-elle ?... Ou bien est-ce qu'elle le voit pour la première fois ?...

— La première fois... oui ! dit Gnô Mitang à voix basse. J'ai la même pensée que vous, Léo. Rappelez-vous le Brahmane fascinateur de Bombay...

— Précisément, Gnô !...

— Mais, à l'instant même, la femme, qu'il ne perdait pas de vue tout en regardant l'homme, la femme rougit, ferma les yeux, baissa la tête, se retourna toute vers la scène, s'accouda des deux bras et ne parut plus avoir d'attention que pour le spectacle théâtral.

La communication mentale et visuelle entre « le serpent et l'oiseau » n'avait pas duré le temps d'une minute.

— Eh ! fit Gnô. L'homme n'a voulu, cette fois, qu'appeler la victime et affirmer sur elle son pouvoir. Mais le plus étrange est que cet homme...

— N'a rien du Brahme fascinateur de Bombay ! acheva Saint-Clair.

— Rien...Mais attention, il se tourne vers nous.

— Oui.

Saint-Clair et Gnô Mitang ne furent plus que deux spectateurs amusés par la légère comédie que jouaient trop bien, sur la scène trop vaste, quatre comédiens trop petits.

Mais ils n'en avaient pas moins vu, et bien vu, l'homme de qui les regarde s'était s'étaient croisés avec ceux de la jeune fille, si brusquement et violemment arrachée de son calme de spectatrice à la fois indifférente et attentive.

C'était un homme qui n'avait de remarquable que son front, ses yeux, ses lèvres. Ni la coupe générale de son visage, ni son teint, ni sa carrure et son attitude en smoking banal à gilet relativement peu ouvert et donc à plastron de chemise discret : rien en lui ne semblait au-dessus de l'ordinaire et, surtout ne présentait aucune apparence d'exotisme. Et même si l'on n'avait pas l'attention spécialement attirée vers le visage de cet homme, même le front, les yeux, les lèvres n'était point tels qu'on fut, malgré soi, incité à les remarquer au passage et que l'on se trouva amené, par une propre étrangeté, à tout venant évidente, à les considérer avec une insistante curiosité. Non !...

Mais, pour un Saint-Clair le Nyctalope, pour un asiatique savant et psychologue, comme était Gnô Mitang, le front, les yeux et les lèvres de l'homme étaient significatifs : intelligence, volonté, sensualisme. Et certainement faculté maîtresse de projeter les ondes de ce sensualisme, de cette volonté, de cette intelligence, et d'en frapper, à distance, tel être humain désigné. Faculté rarement accordée aux hommes par la nature, du moins dans l'ordinaire de la vie citadine, rurale ou maritime. Mais faculté dont, même dans le monde moderne, des milliers d'exemples se sont manifestés, parfois constatés scientifiquement, parfois entrevus comme réels par les magistrats, les jurés et le public, au cours des débats obscurs de quelque mystérieuse cause criminelle.

Et soudain Gnô Mitang tout en ayant l'air de s'intéresser au spectacle :

— L'imposition à distance de la volonté me paraît évidente. murmura-t-il. Cette femme a subi.

— Et pour la première fois, ajouta le Nyctalope.

— Oui, je le crois aussi.

— C'est intéressant. Bien entendu, nous suivons l'aventure Gnô.

— Certes, mon ami.

Et avec son sourire fameux dans toutes les chancelleries du monde Gnô Mitang ajouta :

— En venant à ce spectacle si banalement divers, ce soir, je ne m'attendais pas à surprendre ici un émule de notre Brahme fascinateur de Bombay !

— Tout est dans tout...fit Saint-clair, souriant aussi.

— Et la sagesse est de n'être surpris par rien ! termina le Japonais.

Dès lors se fut pour eux le silence. Ils savaient qu'ils n'avaient plus à se parler et que leurs observations et leurs pensées, en vertu d'une longue habitude à la fois intellectuelle et sentimentale, se communiqueraient de l'un à l'autre, sans qu'ils eussent à prononcer un mot. C'est ce qui leur permettait toujours, dans la conversation, de sauter par-dessus les phrases préparatoires ou intermédiaires non formulées et de ne dire que l'essentiel, souvent même la seule quintessence de l'essentiel.

Mais ce silence n'était pas inactif. Ce n'était qu'en apparence que leurs regards et leur intérêt allaient au spectacle qui, d'un rythme rapide et continu, se produisait sur la scène, aux applaudissements de la presque unanimité des spectateurs. En réalité, en fait, Saint-Clair et Gnô Mitang ne voyaient que la belle jeune fille et que l'homme qui incontestablement la fascinait, le verbe « fasciner » était considéré selon la définition occultiste qui est : « choisir par intelligence, posséder

par la pensée, alerter par la volonté, attirer par le regard et par la parole imperceptiblement formulée d'une lèvre à peine mouvante ».

Explorateur du Tibet inconnus aux temples et collèges de vieux savants, maître en psychophysiologie : hôtes maintes fois des antiques ulémas de la Médina de Fez et des vénérables Gitans-Egyptiques de Albaycin de Grenade et d'un faubourg de Séville, parmi lesquels se transmettent, de siècle en siècle et de bouche à oreille, les merveilleux et redoutables secrets de la Chaldée ancienne et des prêtres d'Isis et d'Osiris, Saint-Clair et Gnô Mitang étaient trop avertis des moindres rites et pouvoirs des sciences occultes, pour douter un seul instant de la qualité et du caractère de ce que, par hasard, ils venaient de surprendre.

Et cela se passait en l'an 1941, en France, à Paris, au premier acte d'une représentation de gala dans une salle du très moderne palais de Chaillot, dans un public de plusieurs milliers d'être humains, en cette heure aussi peu préoccupés que possible des phénomènes de l'âme humaine inconnaissable et du corps humain si peu connu !...

— Décidément, murmura Saint-Clair, vivrait-on mille ans, on ne verra pas tout ce qu'il y a à voir sur la terre !

— Oui ! fit Gnô, en souriant.

Cependant, le rideau tomba sur la fin de la première partie du composite spectacle. Il y avait un bar ; il y avait des salles qui composaient en quelque sorte des « foyers » de théâtre. Beaucoup de spectateurs tenaient à être vus et à voir d'autres personnalités que celles qui avaient chanté, joué, récité, jonglé ou dansé sur la scène. Donc, aussitôt éteints les applaudissements, il y eut grand brouhaha de paroles et de mouvements parmi le public, dont une grande partie se leva, se déplaça pour affluer aux nombreuses issues.

— Attention ! prononça Gnô.

La jeune fille se levait, prenait sur son bras son manteau de fourrure qu'elle n'avait pas déposé au vestiaire et se dirigeait rapidement vers la porte de sortie la plus proche.

— Elle suit l'homme, dit Saint-Clair.

« L'homme », en effet, était déjà dans le flot de gens qui franchissait une porte tenue ouverte par des gens de service.

Mais, là où ils étaient placés, le Nyctalope et le Japonais devaient faire un détour relativement long pour arriver à cette porte. Et dans la travée, la foule pressée les arrêta un instant, les retarda, si persuasifs que fussent les « pardon, monsieur...pardon madame » dont ils faisaient précéder chacun de leurs pas obstinés et de leurs discrets coups de coude. Quand ils parvinrent à la porte, quand ils l'eurent franchie, quand ils se trouvèrent dans une sorte de large vestibule entre deux grands escaliers, ils eurent beau regarder avidement devant eux, et à gauche et à droite, il leur fut impossible de retrouver la jeune fille et l'homme.

Sorti l'un des premiers, celui-ci avait dû gravir très vite l'un des escaliers ; et celle-là, invinciblement attirée, souple et jeune et belle, donc obtenant tout de suite que les gens fussent courtois et lui fissent la place, celle-là s'était éloignée du vestibule à même allure rapide dont avait pu marcher son fascinateur...

Mais Saint-Clair n'était plus, comme Gnô Mitang, tout absorbé par l'homme de la jeune fille d'abord suivis à la vue puis disparus. Tout en avançant dans la foule, il avait remarqué une femme d'une quarantaine d'années, de haute distinction, qui comme eux, se hâtait vers la sortie et dont le visage, qui plusieurs fois lui fut apparent de profil et même de trois quarts, exprimait une inquiétude de plus en plus violente.

Et voilà que dans le vestibule, où forcément la poursuite finissait, cette femme s'arrêtait aussi, s'arrêtait comme lui-même Saint-Clair et comme Gnô Mitang, s'arrêtait et hésitait, perplexe, visiblement angoissée.

Saint-Clair la regarda bien en face, et il ne douta plus que l'idée que depuis une minute il avait dans l'esprit était conforme à la réalité.

— Madame ! fit-il d'une voix respectueuse en s'inclinant.

Tout de suite il se présenta, présenta Son Excellence Gnô Mitang... et avant que la femme eût pu réagir dans sa surprise, il prononça :

— Madame, ne cherchez-vous pas comme nous à rejoindre une jeune fille, sortie de la salle à la suite d'un homme qui paraissait l'entraîner, à distance, au moyen d'un fil invisible...

— Oh ! Monsieur ! s'exclama la femme d'une voix qui tremblait d'émotion.

— Et, si j'en juge par ce qu'on appelle « un air de famille », ne seriez-vous pas une parente très proche, une sœur aînée ou peut-être même la mère de cette jeune fille ?

— Mais oui, mais oui, monsieur ! s'exclamait Mme d'Evires au comble de l'émoi.

— Eh bien, madame, voulez-vous nous faire l'honneur, à mon ami Gnô Mitang et à moi-même, d'accepter une place dans notre voiture ? Nous vous reconduirons chez vous. Nous causerons avec vous. Et je vous assure que nous n'épargnerons rien, mon ami et moi, pour élucider le mystère dont nous venons de voir, ainsi que vous même, la première manifestation.

La femme du monde très cultivée, qu'était Mme d'Evires connaissait les noms, à divers titres fameux, de Saint-Clair le Nyctalope et du diplomate japonais Gnô Mitang. Elle voyait leurs visages, leurs yeux. Elle eut en eux toute confiance.

— J'accepte, messieurs, et vous remercie.